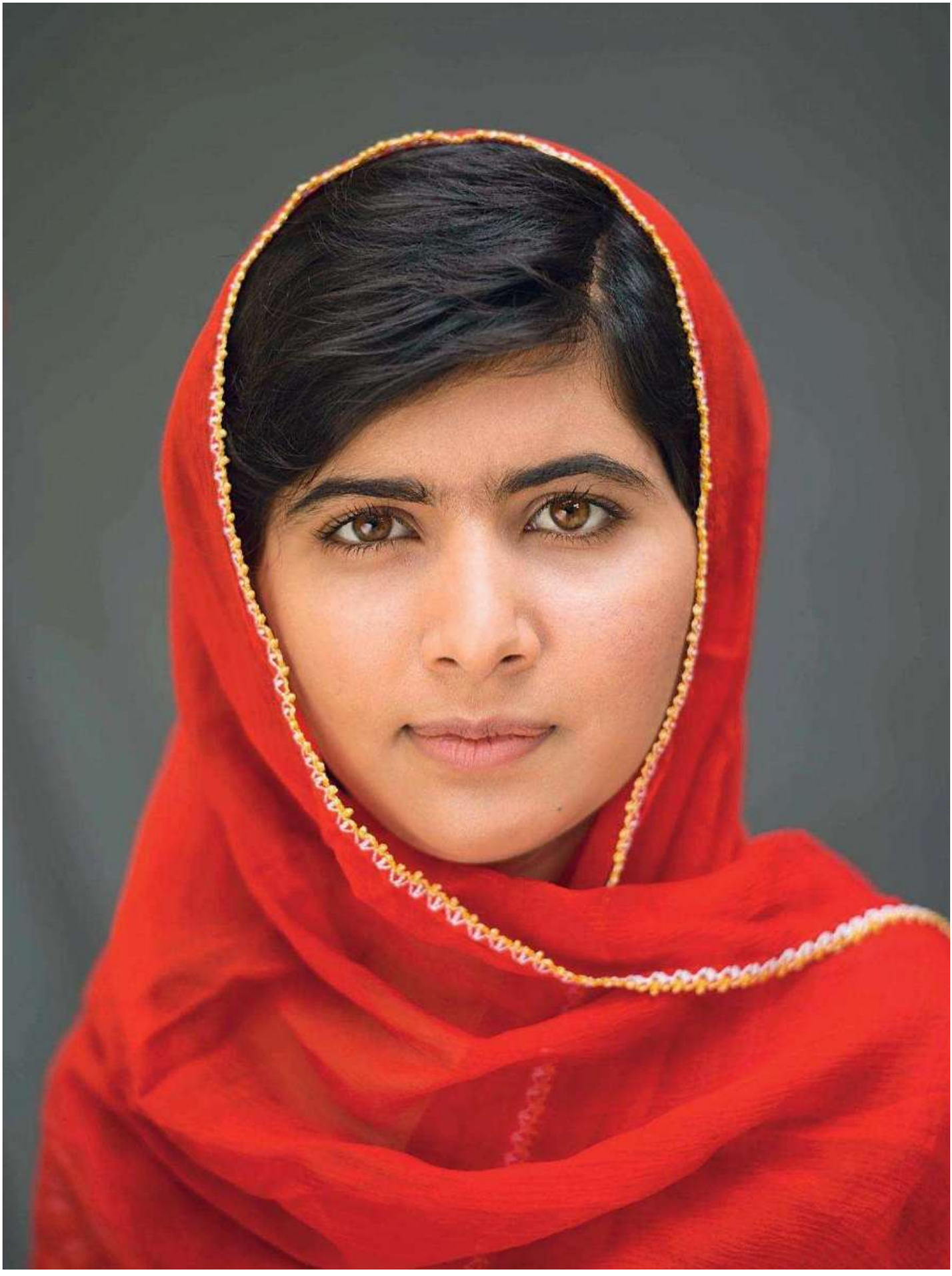


Antonio Olmos

ELLE - 11/10/2013 - N° 3537

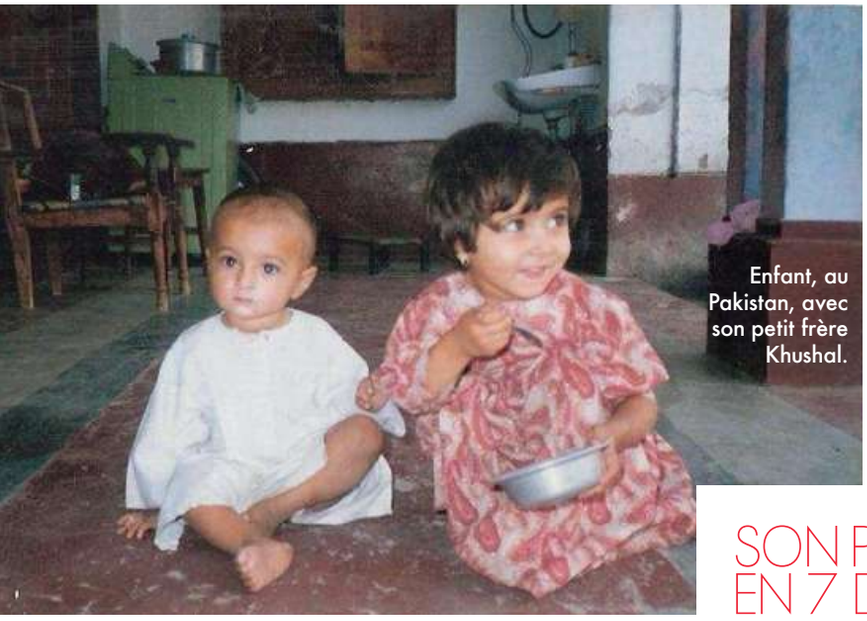
INTERVIEW EXCLUSIVE

# MALALA
# "J'AI VU LA MORT EN FACE ET JE N'EN AI PAS PEUR"

Le monde a appris son prénom il y a un an, quand les talibans lui ont tiré une balle dans la tête parce qu'elle revendiquait le droit des filles à l'éducation. Depuis, Malala Yousafzai, 16 ans, est devenue une icône internationale. Rencontre avec une survivante plus déterminée que jamais.

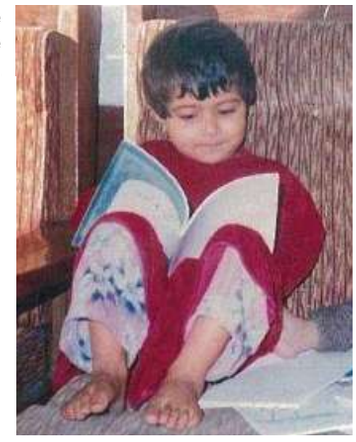
**Par Isabelle Duriez**

**LE 9 OCTOBRE 2012, MALALA YOUSAFZAI RENTRE DE L'ECOLE** avec ses copines, assise à l'arrière d'un minibus. Depuis quelques mois, la Pakistanaise de 15 ans est la cible de menaces de mort provenant des talibans parce qu'elle revendique son droit à l'éducation. A côté d'elle, sa meilleure amie, Moniba. Elles discutent quand, soudain, le bus est arrêté de force. Un jeune homme apparaît, mouchoir sur le nez, et demande : « Qui est Malala ? » Quelques regards se tournent vers l'adolescente. L'homme pointe un colt 45 et tire. Une balle traverse la tempe gauche de l'adolescente. Elle s'effondre en sang sur Moniba. Commence alors une course contre la mort dont elle sortira icône mondiale du droit des filles à accéder à l'éducation. Un an plus tard, ce « Qui est Malala ? » résonne encore. Car, malgré la flopée de prix qu'elle ne cesse de recevoir, que sait-on de cette jeune Pachtoune au regard lumineux ? Où puise-t-elle son courage ? Pour répondre à ces questions, à l'occasion de la sortie de ses Mémoires, « Moi, Malala, je lutte pour l'éducation et je résiste aux talibans » (éd. Calmann-Lévy), Malala a accepté de rencontrer ELLE, à Birmingham, en Angleterre, où elle a été évacuée et soignée. Lorsqu'elle arrive, élégante en salwar kameez [tenue traditionnelle] rouge à pois blancs, toute réservée au côté de son père, on craint de la brusquer pour cette première interview mondiale après tout ce qu'elle a traversé. Inquiétude inutile. Malala parle d'une voix posée et sûre, d'un geste gracieux remet son voile pour cacher le côté gauche de son visage perforé par la balle, elle rit, esprit vif et toujours plus combatif. Malala a une foi inébranlable dans son destin. Entretien avec une héroïne.



Enfant, au Pakistan, avec son petit frère Khushal.

Ado, avant la tentative d'assassinat.



Issue d'une famille de lettrés, elle a été éduquée comme ses frères.

## SON PARCOURS EN 7 DATES

**1er JUILLET 1997** Naissance de Malala Yousafzai à Mingora, dans la vallée de Swat, au Pakistan.

**SEPTEMBRE 2008** Premier discours public, écrit par son père, contre la menace des talibans d'interdire aux filles d'aller à l'école.

**3 JANVIER 2009** Malala tient anonymement un blog en ourdou pour la BBC.

**1er DÉCEMBRE 2011** Le Pakistan lui décerne le National Youth Peace Prize.

**9 OCTOBRE 2012** Un taliban lui tire une balle dans la tête, alors qu'elle rentre en bus de l'école. Après trois opérations au Pakistan, elle est évacuée vers Birmingham, en Angleterre, où une intervention très complexe lui rend 86 % de son activité nerveuse.

**20 MARS 2013** Malala reprend les cours en Angleterre.

**12 JUILLET 2013.** Standing ovation à l'Onu pour son plaidoyer en faveur du droit à l'éducation des filles.

**ELLE. A tout juste 16 ans, au sein de l'Onu, pour votre première prise de parole depuis l'attentat, vous avez subjugué par l'assurance dont vous avez fait preuve. Vous n'étiez pas intimidée ?**

**MALALA YOUSAFZAI.** J'avais préparé mon discours, mais je ne savais pas comment je me sentirais avant de monter à la tribune. Quand les gens se sont levés pour me faire une standing ovation, j'ai réalisé que mon message allait être entendu. Non seulement par les centaines de personnes présentes, mais par des millions à travers le monde. Par le peuple du Pakistan, par les enfants d'Afghanistan victimes du terrorisme, par les parents souffrant de pauvreté, par les enfants forcés de travailler... Je me suis dit : « Malala, vas-y, fais entendre ce que tu as à dire. »

**ELLE. D'où vous vient cette confiance en vous ?**

**M.Y.** J'ai fait mon premier discours à 9 ans, à l'école. Mon père l'a écrit pour moi. Quand j'ai pris la parole, je tremblais, je ne pouvais prononcer plus de trois mots, mais plus j'avançais, plus je prenais confiance. J'ai participé par la suite à de nombreux concours d'éloquence. Mon père et mon grand-père, un imam connu pour ses sermons, sont de grands orateurs. Peut-être que c'est génétique ! J'aime énormément mon père. Il est aussi mon meilleur ami, car il m'a donné la liberté de pouvoir m'exprimer. Il a développé cette confiance en moi en me disant : « Crois en toi, parle du fond de ton cœur. »

**ELLE. C'est assez inhabituel pour une famille pachtoune d'élever une fille avec ces valeurs, non ?**

**M.Y.** Si j'avais grandi dans une autre famille, je ne serais pas la Malala que je suis. Mon père est un lettré. Quand je suis née, il a accepté d'avoir une fille aînée et non un garçon. Et il a décidé de me donner les mêmes droits qu'à mes frères. Dans beaucoup de familles, y compris la mienne, la naissance d'une fille est une mauvaise nouvelle. Mais, aux yeux de mon père, garçons et filles sont égaux.

**ELLE. Aimez-vous l'école parce que vous êtes presque née dans celle qu'a fondée votre père ?**

**M.Y.** Cela se pourrait, mais mes frères y ont aussi grandi et ils n'aiment pas l'école... [Rires.] Ma mère m'a raconté que, quand elle m'y emmenait, avant même de savoir marcher, je jouais à la maîtresse ! Mes cousines, elles, n'ont pas eu ma chance. Elles vivent dans un village reculé, dans la montagne. Il y a deux ou trois écoles, mais pas pour filles. Dans certains endroits, il n'y a même pas d'école ou pas de professeurs. Je voudrais que tous les enfants du Pakistan aient la même chance que moi.

**ELLE. Vous n'avez jamais couvert votre visage, bien que votre mère l'ait fait, elle, jusqu'à votre intervention à l'Onu. Qu'en disait votre entourage ?**

**M.Y.** Ma mère est la meilleure des mères. Mais nous n'étions pas d'accord. [Rires.] Un jour, en allant au marché avec elle, comme d'habitude, je n'avais pas couvert mon visage et elle m'a dit : « Tu devrais te couvrir, les hommes te regardent. » Je lui ai répondu : « Moi aussi, je les regarde ! » Si les hommes peuvent me regarder, pourquoi je ne le pourrais pas ? Mon visage est mon identité. Ma mère a accepté que je sois une fille libre. Même si elle est plus conservatrice que moi, jamais elle ne m'a forcée à me couvrir.

**ELLE. Y a-t-il eu des moments après l'attentat où, malgré tout, vous auriez eu envie de cacher votre visage défiguré ?**

**M.Y.** Non, parce que, même si mon visage était de travers, j'étais vivante. Avec l'attentat, j'ai beaucoup changé. Avant, j'adorais mes cheveux, je m'enfermais dans la salle de bains pendant des heures pour essayer des coiffures. Après, parce que j'ai vu la mort en face, cela n'avait plus grande importance.

Documents personnels

suite page 138

Lors de l'inauguration d'une bibliothèque à Birmingham en septembre.

Malala, 15 ans, à l'hôpital de Birmingham. Pour survivre à la tentative d'assassinat, elle a subi de multiples opérations.

> UN JOUR, AU MARCHÉ AVEC MA MÈRE, JE N'AVAIS PAS COUVERT MON VISAGE ET ELLE M'A DIT : "TU DEVRAIS TE COUVRIR, LES HOMMES TE REGARDENT." JE LUI AI RÉPONDU : "MOI AUSSI, JE LES REGARDE !"

**ELLE. Vous n'avez pas encore parlé de ce que vous avez dû subir après l'attentat, de votre combat contre la mort. Comment l'avez-vous vécu ?**

**M.Y.** J'ai subi tellement d'opérations ! Trois au Pakistan juste après que l'on a tenté de m'abattre. Une partie de ma boîte crânienne a dû être découpée, pour laisser de l'espace à mon cerveau gonflé, et ce morceau a été placé à l'intérieur de mon estomac pour le protéger. On a mis un tube dans mon cou pour que je puisse respirer et on m'a enlevé la balle logée dans mon épaule. Puis j'ai été évacuée vers Birmingham. La moitié de mon visage était paralysée. Je ne pouvais plus cligner de l'œil ou sourire. Le nerf était sectionné. Lors d'une autre opération très complexe, on l'a réparé. En général, on récupère 50 % de l'activité nerveuse. Grâce à cette opération, j'en ai récupéré 86 %.

**ELLE. Comment vous sentez-vous aujourd'hui ?**

**M.Y.** Très bien. Et même mieux que je ne le pensais. Ma voix était complètement distordue. Je ne pouvais plus marcher. Mon oreille était si endommagée qu'il a fallu la remplacer par un implant cochléaire. Et une plaque de titane referme mon crâne. Je continue la rééducation pour la partie gauche de mon visage, mais je vais bien. Je remercie chaque jour Dieu pour ma guérison.

**ELLE. Vous n'avez pas choisi de vous retrouver à Birmingham. Que souhaitez-vous maintenant ? Rentrer au Pakistan ?**

**M.Y.** Ce serait mon rêve de retrouver mon pays, ma maison, mon école, mon amie Moniba, mes professeurs... Mais, avant, je dois m'émanciper et la meilleure façon de le faire, c'est d'apprendre. Je veux étudier ici en Angleterre. Mon rêve serait d'aller à l'université d'Oxford, ou peut-être à Harvard, aux Etats-Unis. [Rires.] Je veux faire les meilleures études possibles car c'est la meilleure arme contre les terroristes. Je suis persuadée que je retournerai un jour au Pakistan. Je me tiendrai face au peuple pakistanais, je ferai un discours et je deviendrai une femme politique. [Rires.]

**ELLE. A l'Onu, vous portiez le châle de Benazir Bhutto, assassinée en 2007, offert par ses enfants. Est-elle votre modèle ?**

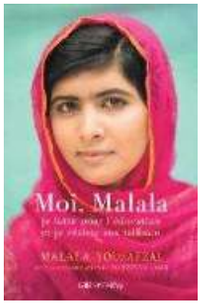
**M.Y.** Je suis inspirée par de nombreux politiques : Martin Luther King, Nelson Mandela, Benazir Bhutto... Elle était une grande femme, elle n'avait peur de personne. Elle a été la première femme chef de gouvernement du monde musulman. Je suis très fière d'elle. Elle m'a appris qu'être une femme ou un homme importe peu pour être un leader.

**ELLE. L'école est votre grande passion. A quel moment avez-vous réalisé que celles de votre vallée étaient en danger ?**

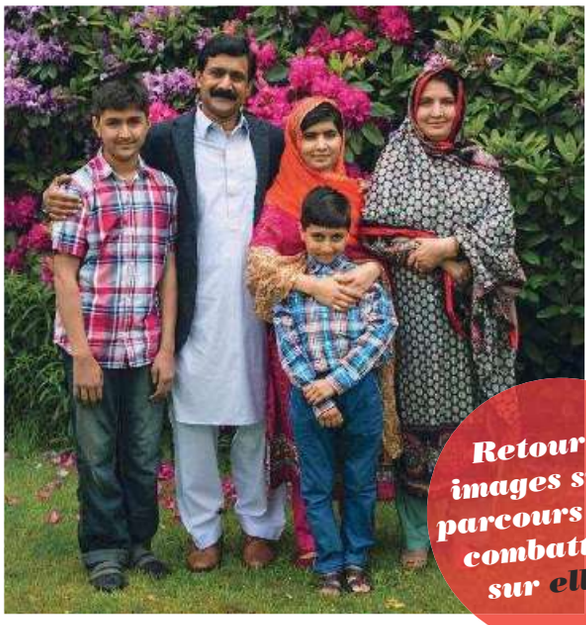
**M.Y.** Avant même l'arrivée des talibans, un mufti voisin a essayé de faire fermer la mienne sous prétexte qu'enseigner aux filles est contraire à l'islam. Puis un mollah s'est imposé dans la vallée par ses sermons à la radio. Très vite, il a fait pression sur les professeurs qui enseignaient aux filles et sur les élèves elles-mêmes. Il félicitait celles qui abandonnaient pour être de « bonnes musulmanes ». Jour après jour, le nombre de mes camarades a diminué. Tout le monde s'est mis à l'écouter aveuglément. Quand les talibans sont arrivés en 2007, quand ils ont assassiné les gens en pleine rue et détruit les écoles par centaines, les gens ont compris leur méprise. Mais trop tard. L'ignorance et la pauvreté ont fait le lit des talibans.

*suite page 140*

University Hospitals Birmingham NHS Foundation Trust, Courtesy Queen Elizabeth Hospital de Birmingham, Rui Vieira/AP/Sipa.




12 juillet 2013, à l'Onu. Premier discours de Malala Yousafzai depuis son hospitalisation. Ci-dessous, avec sa famille exilée à Birmingham, en Angleterre.



Retour en images sur le parcours d'une combattante sur elle.fr

**ELLE. Voyez-vous l'éducation comme un moyen de lutter contre l'extrémisme ?**
**M.Y.** En classe, vous découvrez le monde, pas seulement votre petit monde. Vous pensez plus largement. Vous écoutez les autres. Vous découvrez le respect, l'amitié, la tolérance. C'est le seul moyen de lutter contre l'obscurantisme.
**ELLE. Sous les talibans, qu'est-ce qui a changé dans votre quotidien ?**
**M.Y.** Le pire était la peur. On avait peur, en marchant dans la rue, qu'ils nous tuent. On cachait nos livres et nos sacs sous nos voiles. Quand ils imposaient le couvre-feu, on avait ordre de se terrer à la maison. Mais on allait quand même à l'école, en secret. L'école est la seule chose qui nous a fait tenir.
**ELLE. A 11 ans, vous avez commencé à dénoncer les talibans dans les médias. Pourquoi avoir pris si tôt ce risque ?**
**M.Y.** Tout le monde était terrorisé. Si vous osiez dire : « Voilà ce qu'il se passe, les talibans détruisent les écoles », vous aviez peur que l'on ne retrouve votre cadavre sur la place centrale de Mingora. Mon père, le premier, a pris le risque de faire émerger la vérité, pour abolir la peur. Il avait raison. J'ai commencé à tenir un blog anonyme pour la BBC, puis j'ai été filmée par le « New York Times ». Je ne l'ai pas fait en pensant changer les choses, mais parce que c'était mon droit et mon devoir de témoigner de ce qu'il se passait.
**ELLE. Est-ce pour cela que les talibans ont tenté de vous tuer ?**
**M.Y.** C'est plus tard, quand j'ai commencé à recevoir des récompenses en tant que défenseure des droits des enfants et des femmes. J'ai reçu plusieurs prix – et des menaces de mort. Mon père a proposé que je me terre pour un temps. J'ai refusé. Nous pensions que, s'ils s'en prenaient à quelqu'un, ce serait à lui, car les talibans n'avaient jusqu'alors jamais tué d'enfant. Et puis j'ai eu 15 ans. Aux yeux des talibans, à 15 ans, on devient une femme. Ils ont peur des femmes, du pouvoir des femmes éduquées. Voilà pourquoi ils m'ont tiré dessus…
**ELLE. Vous sentez-vous femme ?**
**M.Y.** Oui, je suis une femme ! Quoique… si vous le demandez à mes parents, à la maison, je suis toujours une enfant, je me bagarre toujours autant avec mes frères. [Rires.] S'il m'arrive de nouveau quelque chose, si on me tire dessus deux, trois fois, cela ne m'empêchera pas de continuer mon combat. J'ai vu la mort en face et je n'ai pas peur d'elle.
**ELLE. Vous êtes honorée dans le monde entier par des dizaines de prix et de récompenses. Qu'allez-vous en faire ?**
**M.Y.** Après le premier prix, j'étais très mal à l'aise car il y a d'autres activistes qui le méritent autant que moi. Mais, comme je ne peux les refuser, j'ai fondé le Malala Fund* avec les sommes qui me sont remises. Notre premier projet permet à 14 filles d'aller à l'école dans la vallée de Swat. Je leur parle sur Skype et elles sont très heureuses. Ma priorité est d'aider les enfants qui travaillent pour survivre. Nous donnons à leurs parents une indemnité compensatoire mensuelle pour qu'ils les autorisent à aller à l'école. J'ai cette idée depuis longtemps. Un jour, sur le bord de la route d'Islamabad, j'ai rencontré une fillette qui vendait des oranges. Elle faisait semblant d'écrire avec un bâtonnet. J'ai décidé que je me battrais pour ces filles. Pour qu'elles ne vendent pas des oranges, mais apprennent d'où viennent les oranges, les arbres, les montagnes… Je souhaite que tous les enfants aient la chance que j'ai eue. I.D.

* malalafund.org

## Les filles au ban de l'école

« C'est lorsque l'on nous prive de l'école que l'on réalise combien elle nous est essentielle. » Malala sait de quoi elle parle : privée d'école à maintes reprises pour cause de tremblement de terre, d'inondations de boue ou de conflits armés, elle en a finalement été éjectée par les talibans parce qu'elle est une fille. Parmi les 125 millions d'enfants qui ne peuvent pas aller à l'école dans le monde, 70 % sont des filles. Conséquence : les deux tiers des adultes illettrés (près de 500 millions) sont des femmes. Plus de la moitié des enfants qui n'ont pas accès à l'éducation, soit 28,5 millions, vivent dans des pays touchés par la guerre. La crise syrienne a ainsi privé de classe 2 millions d'enfants. Aidée par Gordon Brown, envoyé spécial de l'Onu pour l'éducation, Malala espère réunir 500 millions de dollars sur trois ans afin que 300 000 petits Syriens réfugiés au Liban continuent d'apprendre à lire et à écrire.

Antonio Olmos, Dennis Van Tine/Geisler Fotopress/Picture Alliance/AFP.